

« Égratignures et noyaux à l'ombre de Bellegarde »

(extrait)

de Joan Tocabens

Je suis né dans un petit village, entre ciel et plaine, meurtri par la lumière des étés, assailli en hiver par le vent d'Espagne et la tramontane. J'ai vécu une enfance heureuse faite de vagabondages dans les bois et les montagnes des Albères, fasciné par tous les spectacles de la nature, tous les frémissements, tous les chants ; nourri d'histoires et de légendes contées par mon père et une grand-mère très âgée qui faisait revivre sorcières et sorciers devant un grand feu fait de bois de liège. Si je regarde en arrière, au-delà de ces nuages dans ma mémoire, se dresse l'énorme muraille du château de mon village...

Vivre à l'ombre d'une forteresse telle que celle de Bellegarde n'était pas sans influencer les habitants du Perthus, habitués depuis la plus haute antiquité à voir passer depuis la Gaule jusqu'à l'Hispanie ou de la France vers l'Espagne, et vice-versa, un flot de personnes armées jusqu'aux dents, qui, tout en traversant la ligne, leur envoyaient parfois une salve de flèches ou de tirs, quand il ne s'agissait pas du château lui-même qui, à travers ses vingt-quatre meurtrières, crachait du feu et du métal d'un côté et de l'autre du col, voire même sur le village. Il ne faut donc guère s'étonner que dans une telle ambiance où l'odeur de la poudre ne s'était pas encore estompée, les habitants du Perthus tout comme leurs enfants (...) aient eu depuis leur plus tendre enfance envie de devenir artilleurs ou bien pyrotechniciens. Et de ce fait, bien plus encore que les Allemands, (...) lesquels avaient fait exploser l'armement qu'ils ne pouvaient emporter, éparpillant dans tout le territoire de la commune, des pistolets, des fusils, des mitraillettes, des obus ainsi qu'une multitude de munitions. Par ailleurs, (...) on avait construit le long de la frontière une ligne de défense enterrée qui comptait des canons de toute sorte de calibres (...). Tout ce qu'ils avaient dû abandonner, nous nous ne lui laissions pas le temps de rouiller !

Poudre et poudrières

-Hé, ça te dit d'aller au trois-cent soixante ?

-Bien sûr que oui, sans hésiter ! Pas plus tard que jeudi dernier j'y ai trouvé trois balles de mitraillette.

Le célèbre 360 était un canon énorme situé à gauche du terrain de football, sur une colline qui surplombait la route n°9, le pont de la rivière Rome et l'entrée du village.

Cet engin était comme neuf. Sa tourelle encore bien graissée tournait à merveille, tandis que son long canon menaçant se promenait vers le haut et le bas de la route. Nous, qui étions groupés autour de notre camarade assis sur le siège de l'artilleur, voyions défiler à travers les vitres des meurtrières les endroits que les Allemands auraient détruit en cas d'invasion, et nous nous y croyions :

-Attention, attention, tu dépasses le pont ! Tu es au dessus du cimetière, là-bas tout le monde est déjà mort !

-Descends un peu la hauteur... Comme ça... A gauche... C'est bon ! Tu l'as, allez détruis tout !

-Boooum !!!

Et dans notre imagination ce pauvre pont venait de perdre une jambe.

-Le Perthus, le Perthus maintenant !

-C'est bon, tu y es!... Attends, il y a une voiture espagnole qui passe !

-Ça ne fait rien, fais comme si c'était celle de Franco. Feu !

-Boooum !!!

Et ce maudit "caudillo" par dessus le château de Bellegarde partait manger des pissenlits par la racine.

-Sur le fort maintenant !

-Non, pas sur le fort !

-Et pourquoi donc ?

-Parce qu'il est de Louis quatorze.

-Louis quatorze c'était un salopard. Feu !

-Non, non et non ! Le professeur a dit que c'était le Roi Soleil.

En dépit de l'avis de quelques rares contestataires, il semblait tellement évident pour la plupart d'entre nous qu'un Roi Soleil ne pouvait être en aucun cas un salopard, que cette polémique ne se prolongeait davantage, et que le château échappait à notre ardeur belliqueuse.

-Eh bien, si Barthélémy nous voyait, il serait vraiment jaloux ! Avec son canon court et rondouillard il aurait l'air d'un charlot (/guignol, rigolo, jean-foutre, pignouf, foutriquet) !

Ce célèbre Barthélémy était un habitant du village, râblé et énergique malgré son âge, qui possédait une sorte de mortier dont la bouche aurait pu avaler un pain de deux kilos.

Celui-ci, le matin des fêtes du village, le gavait de poudre et de papier journal, certains disaient qu'il le faisait avec le Travailleur Catalan, avant d'allumer la mèche qui sortait par sa culasse. La détonation de cet engin était effrayante et était répétée à plusieurs reprises pour indiquer le début de la fête. Et nous, fascinés, nous aurions voulu l'aider à manier son canon, mais notre homme était prudent et ne laissait personne s'en approcher, une attitude qui lui attirait toute notre rancœur.

Les canons étaient passionnants, évidemment, mais nous ne pouvions les faire bouger de leur lieu pour les emporter chez nous comme on le faisait pour les armes. Moi-même, je m'étais constitué un véritable arsenal : trois pistolets, quatre fusils et deux mitraillettes. Mon père qui me surveillait comme le lait sur le feu, avait vérifié qu'ils étaient tous inutilisables, et qu'aucune balle n'était restée enrayée dans le canon, constatation qui l'avait amené à me les laisser.

-Fais attention hein ! Et n'en rapporte pas d'autre à la maison !

-Non, papa.

-Et faites attention si vous trouvez des grenades ou bien des obus.

-Oui, papa.

-N'y touchez pas et venez me le dire.

-D'aaaaaaccord!

Et je parlais, écœuré par toutes ces recommandations et aussi par le fait qu'on ne me laissait pas augmenter mon armement, mais content de pouvoir garder tout ce que j'avais. (...)

Dans d'autres circonstances, presque rien ne me serait arrivé, mais étant chargé d'une mitraillette, le fusil en bandoulière, deux pistolets à la ceinture et deux cartouchières de laiton entrecroisées sur la poitrine à la manière de Pancho Villa, j'étais lourd comme un rocher et je me heurtai à un bloc de ciment qui me brisa la jambe gauche.

Mes parents décidèrent qu'il était grand temps d'en finir avec les armes qui ne faisaient que m'attirer des ennuis. Ils mirent à profit cette longue convalescence, car à cette époque on était obligé de rester couché si on avait une jambe cassée, pour aller enterrer tout l'arsenal que je n'ai plus jamais retrouvé depuis.

Quelques vingt ans plus tard, un enfant du village revint tout excité du bois de Jambe de Paille et se dirigea chez lui en brandissant une arme bien rouillée, en disant à qui voulait l'entendre qu'il venait de découvrir une cache d'armes. En dépit de leur aspect lamentable, je reconnus là une de mes mitraillettes malchanceuses...

Les munitions, elles, étaient bien plus dangereuses que ces armes inutilisables. Les recommandations de mon père avaient été efficaces en ce qui concernait les obus et les grenades que je ne touchais jamais, même si l'envie ne m'en manquait pas... Cependant, ce qu'on trouvait en abondance c'était des balles de toutes sortes. Tout d'abord, étant donné qu'on ne pouvait les utiliser dans aucune arme, nous avions décidé de les vider afin d'en récupérer la poudre.

Cette opération consistait à donner des petits coups sur le projectile afin qu'il se scinde du corps de la balle. Manœuvre fort délicate, car il ne fallait produire aucune étincelle ni percuter l'amorce, erreurs qui auraient causé une explosion. Une fois ceci fait, la poudre libérée jaillissait formant un ruisseau de particules argentées, qui nous permettait de dessiner sur quelque rocher blanc des petits chemins sinueux ou des personnages fantastiques. Quand nous en allumions une extrémité, le feu se propageait avec un éclat éblouissant dans les méandres de notre dessin, en laissant imprimée dans la pierre une empreinte indélébile.

Ce jeu trop artistique cependant, ne dura guère, car notre état d'esprit guerrier trouva rapidement quelque chose de plus passionnant comme la fabrication d'un canon.

-Il faudra qu'on fasse gaffe avec la poudre !

Daniel, qui se ralliait toujours à mon point de vue et partageait mes inquiétudes, se prononça :

-Jeannot a raison. Si on s'y prend mal, ça peut nous péter au visage, et adieu les amis !

Mais Ton n'était pas d'accord :

-Vous êtes une bande de poules mouillées : Tu prends une boîte d'olives farcies vide et tu fais comme Barthélémy, tu mets la poudre, tu bourres avec du papier journal et c'est bon.

Dans ce cas précis, Ton oubliait que le canon de notre pyrotechnicien local était en fonte d'une épaisseur de cinq bons centimètres. J'insistai :

-Sachez que mon *parrain* qui a fait la guerre de quatorze il en avait de la poudre dans une grosse boîte. Il a voulu la faire brûler. Heureusement elle était ouverte. Elle n'a pas explosé, mais elle a craché une grosse flamme qui l'a rôti comme un poulet et lui a brûlé cheveux et sourcils. Ensuite il lui est sorti tellement de croûtes sur le visage et la tête, qu'il avait l'air vraiment effrayant !

L'histoire des croûtes refroidit quelque peu leur ardeur.

-On pourrait commencer avec un tube d'aspirines -fit Nono du mas Rimbau.

Tout le monde était d'accord, d'autant plus que pour remplir le tube d'aspirines il ne nous fallait pas beaucoup de poudre.

Le soir, dans la Basse-cour du mas Rimbau où nous avions l'habitude de nous réunir, quatre d'entre nous arrivèrent avec un tube d'aspirines du Rhône. J'étais le seul qui y avait fait un trou au fond avec un clou pour y mettre la mèche, et je me vantaï alors de mes connaissances en pyrotechnie :

-Comment tu veux l'allumer ton tube, gros nigaud !

Jordi me regardait, gêné :

-Je pensais que tu mettais la poudre et le journal par dessus et que...

-Il t'éclatait à la gueule ! -finit de manière triomphale Daniel tout en glissant son tube d'aspirine dans la poche, afin que personne ne se rende compte que lui non plus n'avait prévu aucun trou.

-Pour que ce machin fonctionne, Jeannot te l'a déjà dit, il faut lui mettre le feu au cul. -conclut-il en pouffant de rire.

Les préparatifs se firent rapidement. Tout d'abord nous mîmes un bout de ficelle imbibé d'huile au fond du tube. Avec la poudre de quatre balles nous le remplîmes jusqu'à mi-hauteur, et nous y enfonçâmes par-dessus un morceau d'*Indépendant*. Mais le problème qui se posa alors fut de savoir quel projectile notre canon pourrait tirer, car cela devait être un objet qui ne le boucherait pas trop afin d'éviter l'explosion du tube.

Après avoir fouillé le sol et avoir essayé quelques pierres ou des bouts de bois, nous trouvâmes un gland qui rentrait à la perfection dans le canon, laissant suffisamment de place pour que la dilatation du métal ne se produise pas. Une fois ceci fait, en l'inclinant légèrement, nous dirigeâmes notre engin vers le tronc d'un chêne-liège, à une quinzaine de mètres de distance.

A présent il fallait allumer la mèche, ce qui n'emballait personne. J'allais proposer de tirer à la courte paille quand Daniel fit :

-C'est Jeannot qui en sait le plus sur l'allumage des mèches.

Volontairement ou pas, cet âne venait de me prendre au piège ! En effet en tant que meneur du groupe je ne pouvais faire marche arrière en aucun cas, et ainsi tout en le maudissant en mon for intérieur je marmottai :

-Eh bien, c'est moi qui le ferai vu que tout le monde a peur.

La fin de ma phrase fit réagir Ton:

-Moi aussi je peux l'allumer, je n'ai pas peur, moi !

-Prends les allumettes, alors.

-Eh bien je me suis fait mal à la main droite -ajouta t-il rapidement, tout en montrant le bandage qui recouvrait son pouce.

-Bon, allez, passez-moi les allumettes -interrompis-je- et écartez-vous.

Tout le monde recula de cinq pas, pendant que Jojo se cachait subrepticement derrière un arbre. Tout en gardant mon visage à distance de cet engin, j'allumai une allumette. La mèche se mit à craqueter tout en dégageant une fumée épaisse qui sentait l'huile d'olive, et une flammèche commença à monter vers le tube. Je reculai rapidement vers mes camarades. La mèche continuait à fumer et la poudre ne s'allumait pas. (...)

*« En fin de compte, le livre que nous a écrit Joan Tocabens n'est pas vraiment un livre pour enfants, et le lecteur ne s'y trompera pas (...). La dernière page nous expulse du livre avec des genoux égratignés, la peau ensanglantée, les vêtements déchirés, des bosses de toute part, et au fond du cœur le plaisir, bien plus que rare, merveilleux, de l'innocence »,
Jordi Pere Sardà*